

Les Acadiens

Cette année 2023, notre village et ceux qui ont accueilli les déportés acadiens en 1773, vont célébrer cette année les 250 ans de leur arrivée sur nos terres poitevines.

Plusieurs animations vont s'inscrire tout au long de l'année auxquelles notre association participera.

Notre *Brandiou*, Henri Furgé, charron et poète, a écrit environ 900 poèmes, dont 90 (5 en parler local) ont été reportés dans notre ouvrage cité ci-après. Des poèmes souvent émouvants, traitant de la fermeture des forges, de notre village... mais aussi de l'Acadie pour laquelle il avait, comme descendant de la famille Daigle, une grande affection.

Nous glisserons dans nos articles, de temps en temps, au fil de l'année, quelques-uns de ses poèmes sur l'Acadie.

Les Acadiens ne sont arrivés qu'en fin d'année 1773 et en mai 1774, mais toute cette année va leur être dédiée.

Les *a priori* sur ces « étrangers » ont dû aller bon train et Henri nous fait part, à travers ce poème en parler local, d'un premier contact avec ces Acadiens « qui n'ont pas si mauvaise figure ».

Rassurez-vous, la traduction du patois est jointe...

Je vous souhaite une bonne lecture !

Françoise Glain



Henri Furgé

Entendu au cabaret, un jour de fouère d'Archigny, de l'an diss'sé cent souéssante trèze !

Henri Furgé, charron-poète archignois, descendant d'Acadien
Extrait du livre HPA, *Henri Furgé charron poète*

« Hola ! Cabar'tier mein, vinras-tu m'am'ner d'quou bon vin des Magyus ? »

Teurtous vous'outes là, écoutez moué bin !
Aussi vrai que j'mappelle Zéphirin,
J'vouzou dis, ou s'ra pu jamais pareil !
Ya tcheuqu'chouse ed'changé sous l'souleil !

D'loute couté des « Forêts » d'larthière, j'coupais,
Pi mes bêtes étou a yi pacageaient.
Épi ça, hein, aul'tait pas d'hier !
Pass qu'avant moué y'avait mon père...

Bah ! J'ou savions bin pardi
Qu'oultait les terres du martchis.
Eh bin ! Y m'avont dit ass'theure,
D'm'en'aller pacager ailleûre,
Que d'sus toutes ka les terres,
J'avions pu rin a yi faire...

Le martchis d'Pérusse, y l'en a pas pour longtemps
Li, à dépiauter nouz'outes, les pauveur'gens !
Mais y'la ka s'échuper d'ses moutons,
Épi rester à son Monthouéron !

Ou paraît ki l'a fait v'ni
D'après ça ki m'avont dit,
Un tas d'gens d'bin loin
Ki l'app'lont lé...é... Zacadiens !
Pi ki d'vont, toutes ka les brandes, les défrich'ter !
D'mandez moué, tchi ki vont récolter ?
Dans tchielle chétie terre, là you qu'rin arrive,
Pour sûr, y queur'vront d'faim en pyienne métive !
Epi encore... oulé pas tout,
Y yi dounnont étou des sous !
Yi bâtissent des mainsons avec tout squ'au faut,
Oulé coumme des vrais châteaux !

L'Étouèle, oulé comme in'abeuille qui veut essimer,
Là-bas, ou paraît qu'au mouve de tous les côtés,
Y scigeont, y tapont, y cougnont,
Toutes les bouésures y yi fésont
Chareillont dépi la « Mareuille » ma foué,
Oulé peurtant pas la porte à couté !
Des chagnes bin dréts, bin bieux,

Pour en faire des solivieux.

Y fésont un grand ch'min étou,
Tout drét, « d'Bouéron » à tout ras « l'Chillou »
Ou paraît qu'on n'a jamais rin vu d'pareil
Y'a pas ! Y'a tcheuqu'chouse ed'changé sous l'souleil !

L'aut jour, j'tais vers « la Boussée »
Oué, ine taurail ki s'yétait désairée...
L'est d'ka les gens là qu'javons trouvé
Y l'tiont dans n'un carré entrain d'essarter.
Bin ma foué, j'vous assure,
Y l'aviont point mauvaise figure.
Avec le père, un bon moment j'avons causé,
Pi, bien entendu, j'lai questiouné.
Y m'a dit ky l'tiont Français !
Pi qu'oultait les Anguyais
Ki les z'aviont chassés d'chin yeux !
Y m'avont sembyé bin courageux.

L'avait avec li, deux d'ses droillères
Au z'oeuils pi aux ch'veux bin nouèrs
Deux bieux brins d'filles
Mises... point trop à la guenille.

P'tête bin qu'yun d'ka les jours nos gars peurriont
Tournicoter autour d'yeux cotillons !

Kou l'homme m'a dit ki l'alliont s'acoutumer,
Pi, qu'assurément, cheux nous y l'allont rester.

J'vou zou dit, j'en n'ai pas cru mes z'oreilles,
Y'a pas ! Ya tcheuqu'chouse éd'changé sous l'souleil !

Cabar'tier ! Va quri in'aute potet !
Pass'que d'causer ou donne soué.
Pi, oulé un bin bon bidru
Qu'ton p'tchi vin des Magyus !



Entendu au cabaret, un jour de foire d'Archigny, de l'an mille sept cent soixante-treize !

« Holà ! Cabaretier ! Vas-tu m'apporter de ce bon vin du Mayus ! »

Vous tous là, écoutez-moi bien !
Aussi vrai que je m'appelle Zéphirin,
Je vous le dis, ça ne sera plus jamais pareil
Il y a quelque chose de changé sous le soleil !

De l'autre côté des « Forêts », de l'herbe je coupais
Et mes bêtes aussi y paissaient...
Et ça, hein, ce n'était pas d'hier,
Car avant moi il y avait mon père !

Bah ! Je le savais bien pardi
Que c'était les terres du marquis.
Eh bien ! Il m'a dit que maintenant
Je devais aller paquer ailleurs,
Que nous n'avions plus rien à faire
Sur toutes ses terres.
Le marquis de Pérusse ! Il n'en a pas pour longtemps lui,
À nous dépouiller nous autres, pauvres gens !
Mais il n'a qu'à s'occuper de ses moutons,
Et rester dans son Monthoiron !

Il paraît qu'il a fait venir,
D'après ce que l'on m'a dit,
Un tas de gens de bien loin
Qu'ils appellent les... é... Acadiens !
Et qu'ils doivent défricher toutes ces brandes !
Je me demande ce qu'ils vont récolter
Dans cette mauvaise terre, là où rien ne pousse !
Pour sûr, ils crèveront de faim en pleine moisson...

Et puis ce n'est pas tout,
Ils leur donnent des sous !
Ils bâtissent des maisons avec tout ce qu'il faut
Ce sont de vrais châteaux !
L'Étoile, c'est comme une abeille qui veut essaimer,
Il paraît que là-bas ça bouge de tous les côtés,
Ils scient, ils tapent, ils cognent,
Tous les bois qu'ils y travaillent
Sont charroyés depuis la « Mareuil »,
Ce n'est pourtant pas la porte à côté !
Des chênes bien droits, bien beaux
Pour en faire des soliveaux.

Ils font aussi un grand chemin
Tout droit, de « Bois-rond » jusqu'au « Chillou ».
Il paraît qu'on n'a jamais rien vu de pareil.
Y'a pas ! Il y a quelque chose de changé sous le soleil !

L'autre jour, j'étais vers « la Boussée »,
Oui, une vache qui s'était perdue.
Ce sont ces gens-là qui l'ont trouvée
Ils étaient en train d'essarter une parcelle.

Ben, ma fois, je vous assure
Ils n'ont pas si mauvaise figure.

J'ai causé un bon moment avec le père
Et, bien entendu, je l'ai questionné.
Il m'a dit qu'ils étaient Français
Et que les Anglais les avaient chassés de chez eux.
Ils m'ont paru bien courageux.

Il avait deux de ses filles avec lui,
Aux yeux et aux cheveux bien noirs,
Deux beaux brins de filles
Pas trop mal habillées.

Peut-être bien qu'un de ces jours nos gars pourront
Tournicoter autour de leurs cotillons.
Cet homme m'a dit qu'ils allaient s'accoutumer
Et qu'assurément ils allaient rester chez nous.

Je vous le dis, je n'en ai pas cru mes oreilles...
Y'a pas ! Il y a quelques chose de changé sous le soleil !

Cabaretier ! Va chercher un autre pichet !
Car de causer ça donne soif
Et c'est un bien bon vin
Que ton vin des Magus !

